



*La
chambre
close*

LORRAINE CHOPPIN

DO NOT FILL ABOVE THIS LINE

<https://histoiresaufildelo.com/>

Photo de couverture : Pixabay

Publié en juillet 2023 sous licence CC BY-NC-ND 4.0



1.

Il y a quelques jours, j'ai acheté une feuille de papier à dessin noire, sans me douter un seul instant que cet acte tout à fait banal allait m'entraîner dans une incroyable aventure.

Je voulais réaliser un collage pour ma sœur. J'avais eu une sorte de poussée créative et je me retrouvais à découper et coller tout un tas de trucs en espérant que, malgré tout, le résultat serait un minimum esthétique.

Il m'est apparu assez vite qu'un fond un peu foncé serait nécessaire pour faire ressortir tous ces morceaux multicolores extraits de différents magazines ou de vieux papiers cadeaux. Je me suis donc rendue dans la papeterie à deux coups de pédale de chez moi. Il y avait un très grand choix de feuilles de papier à dessin, un peu épaisses. C'était parfait pour ce que je voulais en faire ! Il ne me restait plus qu'à choisir la couleur. J'hésitais longtemps entre une feuille noire ou une feuille d'un joli bleu assez intense. Il me faisait penser au bleu roi même si vérification faite, ce n'en était pas un. Ne sachant pas quelle feuille choisir, préférant la bleue mais craignant de regretter de ne pas avoir pris la noire, j'achetai les deux !

Comme je l'avais pressenti, le bleu allait beaucoup mieux avec les autres éléments colorés et était incomparablement plus gai. La feuille noire dégageait quelque chose d'assez triste. Il est certain que cette couleur n'est pas connue pour être joyeuse, mais j'avais l'impression qu'il y avait autre chose. Cette feuille me mettait un

peu mal à l'aise. En tous cas, je ne me voyais pas du tout l'utiliser pour mon collage.

Comme la feuille était relativement grande (probablement un format A3), je l'entreposai contre le mur, en partie derrière ma table de nuit. Je conçois que cela puisse sembler un peu étrange, mais il se trouve que c'est l'endroit où je range toutes mes feuilles de dessin ou de collage quand elles sont un peu grandes et qu'elles risquent de gondoler. Une manière comme une autre d'essayer de les garder planes et visibles pour penser un jour à les utiliser. Rétrospectivement je me rends compte que c'était une drôle d'habitude. Mais qui se révéla finalement très judicieuse car sinon l'histoire se serait tout simplement arrêtée là !

Les semaines avaient passé, j'avais fini mon collage depuis bien longtemps et je ne prêtais plus du tout attention à cette feuille noire coincée derrière ma table de nuit. Elle attendait patiemment qu'un jour j'en fasse quelque chose et pour l'instant, je n'avais aucune inspiration la concernant.

Mais les choses se sont accélérées lorsqu'un matin, un événement très étrange se produisit : relativement mal réveillée, j'essayais de reposer mes bouchons d'oreille sur la table quand l'un d'eux tomba par terre. Après avoir rapidement jeté un coup d'œil sur la moquette, ne voyant rien et n'ayant pas du tout envie de commencer la journée à quatre pattes, je n'insistai pas et filai à la douche. Après une bonne douche, normalement tout était toujours plus simple !

Mais ce ne fut pas le cas cette fois-ci. J'inspectai de nouveau le sol, mais il n'y avait rien sous le lit, ni derrière la table. « Bon, ce n'est pas grave, me suis-je dit, on ne devrait rien faire de compliqué le ventre vide ». Je suis donc allée manger, tout à fait persuadée qu'en revenant ce maudit bouchon serait tellement facile à trouver que je me demanderai comment j'avais bien pu le rater !

Mais, non. Comme pour la douche, le petit-déjeuner ne me permit pas d'y voir plus clair. Avec une pointe d'agacement, je ratisai tous les alentours de la table de façon méthodique et pour être sûre de ne rien rater, j'élargis progressivement le cercle des recherches. À la fin, toute la surface de la chambre avait été inspectée et ce fichu bouchon d'oreille n'était nulle part !

L'heure ayant déjà bien tourné, j'étais en retard à mon travail. Il fallait vraiment que je parte ! Cette histoire m'avait passablement énervée et surtout je ne comprenais pas cette « disparition ». Elle n'était pas logique et cela m'agaçait profondément. Bien sûr je pouvais me racheter d'autres bouchons et même dormir sans, pas de problème ! Mais ne pas comprendre ce qui s'était passé était pour moi inacceptable. Je voulais savoir où ce bouchon avait atterri, point final !

Heureusement la journée fut bien remplie et je finis par me changer les idées. Mais de retour à la maison, je repris immédiatement mes recherches. Considérant que le bouchon en mousse avait forcément rebondi sur le sol et que comme il n'y était plus il devait être caché quelque part en hauteur, je défis le lit, regardai sur le radiateur, dans les tiroirs de la table de nuit et derrière la feuille à dessin. Rien. Toujours rien. Puis une intuition fulgurante me traversa l'esprit. Tellement fulgurante, que je doutais qu'elle puisse venir de moi. Mais je regardai la feuille noire reposée contre le mur et je sentis que j'y étais. Je ne savais ni comment ni pourquoi mais cette feuille avait un lien avec la disparition de mon bouchon d'oreille.

Bien sûr, il n'y avait absolument rien de rationnel dans cette intuition. Et dans un état un peu second, sans bien comprendre pourquoi je faisais cela, je tendis mon doigt tout doucement vers la feuille. Et croyez-moi, si vous le pouvez, mon bout de doigt, qui aurait dû toucher la feuille, disparut de mon regard. Mon Dieu ! Quelle peur j'ai eu ! Je retirai tout de suite mon doigt et l'observai attentivement, mais il semblait tout à fait normal : il était bien entier et ne portait aucune marque de quoi que ce soit. Persuadée que

j'avais mal vu, que cela ne pouvait être qu'une illusion, je retentai l'expérience. Je rapprochai donc de nouveau mon index de la feuille. Plus rapidement que la première fois, car je vous avoue que je n'étais pas très rassurée. Et de nouveau il s'enfonça dans la feuille. Encore plus que la première fois. Il n'y avait aucun doute possible : mon doigt pouvait traverser cette feuille noire sans rencontrer la moindre résistance. Je le retirai vite et l'auscultai sous toutes les coutures mais mon bout de doigt avait l'air en pleine forme !

Moi par contre, pas du tout ! Qu'elle était donc cette diablerie ? Je sortis précipitamment de la chambre, fermant la porte derrière moi et me réfugiai sur le canapé du salon. J'étais complètement chamboulée. Ce qui venait de se passer était tout simplement impossible ! Physiquement, c'était... impossible !

Je bus un grand verre d'eau, pris une grande inspiration et essayai de mettre progressivement un peu d'ordre dans mes idées. Oui bien sûr, je venais probablement d'avoir un début d'explication à la disparition de mon bouchon en mousse mais réflexion faite, je m'en serais bien passée... J'étais sûre de ne pas avoir rêvé mais alors comment cela était-il possible ? Pourquoi cette feuille se comportait-elle ainsi ?

Vivant seule dans mon petit appartement, je n'avais pas grand monde avec qui partager mes peurs et mon incompréhension totale de ce qui venait de se passer. Bien sûr je pouvais appeler Julien, mon copain, ou bien ma meilleure amie ou bien encore Tina, une de mes amies un peu branchée « trucs bizarres » mais franchement je ne me voyais pas du tout leur raconter ni aux uns ni aux autres : « Alors voilà, j'ai acheté une feuille de dessin noire et je peux enfoncer mon doigt dedans sans résistance et j'ai aussi l'impression qu'elle m'a peut-être « avalé » un bouchon d'oreille en mousse. »

Non, je ne pouvais tout simplement pas dire ça comme ça. On allait me prendre pour une folle. Bien sûr ils pourraient venir chez moi se rendre compte par eux-mêmes. Mais la vérité est, qu'avant d'en parler éventuellement à quelqu'un et de lui montrer le phénomène, je voulais en savoir un peu plus. J'avoue que mon premier réflexe avait été de me dire : « il faut absolument que je me débarrasse de cette feuille, je la brûle et on n'en parle plus ! ». J'étais bien sûre guidée par la peur, la panique même, que cette feuille soit, je ne sais pas, « hantée », « possédée » ou « maudite », qu'elle puisse me faire du mal d'une façon ou d'une autre. Il fallait bien avouer qu'elle avait un comportement qu'on pourrait qualifier de surnaturel. Mais d'un autre côté, cela faisait des semaines qu'elle était là, à quelques dizaines de centimètres de ma tête et qu'à part faire disparaître un bouchon d'oreille (en supposant que c'était bien elle la responsable), il ne m'était rien arrivé de très fâcheux.

Je pris mon courage à deux mains et décidai de mieux cerner les caractéristiques de cette feuille avant d'en parler à qui que ce soit.

Première étape : retourner dans la chambre. Ce fut plus facile que je ne le pensais. Depuis l'entrebâillement de la porte, j'observais attentivement la pièce pendant de longs instants et tout me sembla tout à fait normal. La feuille n'avait pas bougé (on a parfois de ces peurs ! Mais bon, je ne pouvais plus jurer de rien...). Je fis rapidement une troisième tentative. Avec un autre doigt, pour changer, mais le résultat fut le même : mon majeur gauche pouvait tout autant s'enfoncer dans la feuille que mon index droit. Le plus étonnant était de ne rien ressentir du tout sur les doigts au moment de la « traversée ». Ils disparaissaient tout simplement.

Puis je me fis la réflexion qu'il était peut-être plus prudent d'utiliser une baguette ou tout autre objet un peu long pour remplacer mes doigts. Je jetai mon dévolu sur une des spatules en bois de la cuisine. Armée de mon nouvel instrument et d'une lampe de poche, je me mis à inspecter, ce que je pourrais appeler, « l'intérieur de la feuille ».

La lampe de poche ne me fut d'aucune utilité : elle éclairait la surface de la feuille et on n'y voyait rien de particulier. Le papier avait l'aspect d'un papier à dessin tout à fait classique comme j'ai pu en acheter des dizaines. On ne voyait rien à « l'intérieur ». La spatule, par contre, me permit de faire quelques découvertes intéressantes. Tout comme mes doigts, elle pouvait s'enfoncer à l'intérieur de la feuille et disparaissait ainsi de mon regard. Je me rendis compte rapidement qu'il semblait il y avoir quelque chose de « l'autre côté » de la feuille. La spatule rencontrait une résistance en bas, à peu près à la même hauteur que le sol de ma chambre. Il

y avait également une résistance sur les bords de la feuille. En dehors de ça, la spatule pouvait bouger totalement librement. Cela donnait l'impression qu'il y avait comme un espace derrière la feuille.

Cette idée ne me rassurait pas du tout mais j'étais néanmoins décidée à en savoir plus. Laissant tomber la spatule en bois, j'ai mis toute ma main gauche dans la feuille (quitte à sacrifier une main, autant que ce soit celle qui sert le moins...). Je voulais profiter de cet outil extraordinaire que sont les mains pour sentir à quoi j'avais affaire plus précisément. Et donc le plus rapidement possible j'ai tâtonné avec la main pour voir ce qu'il y avait vers bas. La texture était indéniablement celle d'une surface en bois un peu usée, type parquet. Un parquet ! Nom d'un chien...

Je fis de même sur les bords après avoir enfoncé ma main dans la feuille. La texture était quasiment la même. Des planches en bois sans aucune hésitation. Inutile de préciser que dans mon appartement ni les murs ni le sol n'étaient en bois. Alors là, cela commençait à devenir très étrange... Je m'arrêtai quelques instants pour réfléchir. Cela voulait-il dire qu'il y avait comme « une pièce » de l'autre côté de cette « feuille » ?

À ce moment-là, j'eus une idée de génie ! Même si j'aurais pu l'avoir un peu plus tôt. Je pris la feuille à l'aide d'une pince à linge et recommençai mes expériences de traversée avec la feuille tenue en l'air. Et surprise, la feuille se comporta exactement comme n'importe quelle autre feuille en papier. Impossible d'y insérer la spatule ou le doigt, elle semblait tout à fait normale. En même temps, me dis-je, c'est logique, sinon je me serais rendu compte de sa particularité lors de son achat à la papeterie.

Puis je fis plusieurs expériences avec la spatule et la feuille placée à différents endroits : sur le sol de la chambre, sur les autres murs de la chambre, dans le salon, dans la cuisine, sur une table, sur une étagère... Bref, un peu partout. Même au plafond ! Et les seuls endroits où la feuille avait cette étrange particularité d'être traversable étaient les quatre murs de ma chambre. Partout ailleurs, la feuille noire se comportait comme ce qu'on attendait en général d'une feuille à dessin.

Ce résultat, que je sentis très important, me laissa un peu perplexe. Cette feuille n'interagissait qu'avec les murs de la chambre à coucher. De ma chambre. À moi, Jeanne. Quelle étonnante spécificité, tout de même ! Il fallait que j'en aie le cœur net. Je sortis aussitôt avec la feuille sous le bras pour rentrer dans le bar au coin de la rue. Je commandai un jus d'orange et m'installai à une table contre un mur. Je refis rapidement ma petite expérience (sans spatule cette fois, je commençais à être un peu plus en confiance et c'était quand même beaucoup plus discret !). Comme je m'y attendais, la feuille n'était pas traversable. Je changeai de table pour être contre un autre mur. Le résultat fut identique. Je m'en doutais, je voulais simplement vérifier. Mon intuition me disait que oui, le seul endroit où cette feuille « marchait » était ma chambre. Mais pourquoi ? Alors là, aucune idée...

4.

Le soir même, et pendant une bonne partie de la nuit, je poursuivis mon « exploration de la feuille » où plutôt devrais-je dire de la pièce de l'autre côté de la feuille. Car j'avais de plus en plus la sensation qu'il s'agissait bien de cela. J'en fus notamment convaincue lorsque je me rendis compte que plus je déplaçais la feuille plaquée contre le mur vers le haut, plus « le sol derrière la feuille » s'éloignait aussi. Par contre à hauteur égale, il n'y avait aucun changement quelle que soit la position de la feuille sur un des quatre murs de ma chambre.

J'étais maintenant beaucoup plus en confiance et je rentrais dans la feuille, non seulement la spatule mais aussi une bonne partie de mon bras. Pour en apprendre plus, il allait falloir passer une étape supplémentaire. Mais ce serait pour le lendemain, car il commençait à être vraiment très tard. J'étais relativement fière de moi. J'avais dépassé ma panique initiale et fait pas mal de progrès pour cerner les particularités de ma drôle de feuille. Et même si j'étais un peu plus rassurée sur « ses pouvoirs potentiels », il me sembla évident que, lorsque je n'étais pas en train de l'inspecter, la feuille devait rester « inactive », c'est-à-dire posée à plat sur une table. Mon choix s'arrêta sur celle du salon.

Chose extraordinaire, je ne dormis pas si mal cette nuit-là. Au réveil, je sentis même que la peur était peu à peu mise au deuxième plan au profit d'une curiosité grandissante. Je me sentais comme une exploratrice aux portes d'un nouveau monde. Il y avait bien

sûr beaucoup d'inquiétude devant tant d'inconnu mais aussi une irrésistible envie d'aller voir ! Et il fallut que je prenne sur moi, le lendemain matin, pour aller travailler plutôt que reprendre sur le champ mes explorations.

Je savais déjà quelle serait la prochaine étape et pour la préparer, j'empruntai à une collègue sa perche de portable puis quittai très tôt le boulot. Arrivée chez moi, je réinstallai la feuille contre le mur de la chambre et armée de la perche et de mon portable en mode film, je m'apprêtais très excitée à faire les premières images de « la pièce de l'autre côté ». J'avais l'impression d'envoyer un satellite sur une nouvelle planète pour la photographier sous toutes les coutures.

Le résultat fut assez décevant... On ne voyait quasiment rien. Tout était très sombre et on ne percevait aucune forme à part une vague lueur dans un coin. Manifestement il faisait « derrière » la feuille presque aussi noir qu'en surface. Pour avoir des images, il semblait indispensable d'amener de la lumière.

Mais je m'y refusai. Je ne savais pas du tout ce qu'il y avait dans l'espace derrière la feuille. Ni même si cet espace était « habité ». Et autant une spatule ou un bras peuvent rester un minimum discrets, autant une lumière signalait clairement ma présence et je ne voulais pas prendre ce risque.

Il me sembla plus raisonnable d'y jeter un rapide coup d'œil avec mes propres yeux. Il n'y a pas à dire, même si on a inventé beaucoup d'instruments très sophistiqués, notre corps a à sa disposition des capteurs de haute qualité et je comptais bien en profiter !

Insérer mon visage dans la feuille n'était pas anodin, bien sûr. Mais j'avais déjà fait beaucoup d'explorations avec différents objets ou avec mes bras et à aucun moment il n'y avait eu la moindre

résistance pour revenir. Jamais. Jamais le moindre problème. Je ne voyais donc pas pourquoi ce serait différent avec mon visage.

Après avoir déplacé la feuille à une hauteur plus confortable, je pris une grande inspiration et plongeai en apnée une partie de mon visage dans la feuille. Comme pour mes bras, il n'y avait aucune résistance ni aucune sensation d'un passage. C'était vraiment très curieux.

Toujours en apnée, j'ouvris les yeux pour enfin découvrir de visu, l'autre côté ! Comme le laissait supposer les films enregistrés avec le portable, il faisait très sombre. Mais je pus tout de même voir que j'avais effectivement affaire à une pièce. Elle semblait toute petite, majoritairement en bois même si la luminosité ne permettait pas d'en jurer. En face, légèrement sur la droite, il y avait un couloir qui partait et une faible lueur s'en dégageait.

Je retirai très vite ma tête et pris le temps de réfléchir un moment à ce que j'avais vu. Il y avait bien une pièce ! Cette sacrée feuille permettait de voir une pièce ! C'était bien ce que j'imaginai depuis la veille au soir mais la voir en vrai, c'était autre chose, croyez-moi ! La pièce était très calme et à part cette faible lueur qui venait du couloir, il n'y avait aucun signe d'une activité quelconque. Je refis donc rapidement un deuxième essai qui confirma mes premières impressions.

À la troisième incursion, je décidai d'utiliser une lampe de poche pour mieux voir la pièce. Le risque d'être découverte me semblait maintenant minime. Toujours en apnée, je fis faire à mon visage et à ma main plusieurs « plonges » à travers la feuille pour mieux observer la pièce avec la lampe. Elle était toute petite, environ trois mètres sur deux, et complètement vide. Comme je l'avais déjà découvert elle était tout en bois. Mais d'un bois

sombre, patiné par les ans. Le parquet était, à n'en pas douter, très ancien. Pas de fenêtre, pas de porte, le couloir vaguement éclairé constituait la seule ouverture de cette pièce.

À un moment donné, je décidai d'essayer de respirer, prête à revenir en arrière en cas de mauvaise surprise. Mais non, l'air était tout à fait respirable, même s'il sentait assez fortement le renfermé. On n'avait pas dû aérer ici depuis bien longtemps...

Puis je m'enhardis au point d'appeler pour voir si quelqu'un m'entendait. Notamment de l'autre côté du couloir vers cette lueur. Mais aucune réponse ne vint, pas un seul son. Je n'étais pas sûre de trouver ça rassurant...

J'étais à la fois excitée par toutes mes découvertes et à la fois un peu déçue car manifestement, s'il y avait quelque chose d'intéressant à découvrir ce n'était pas dans la pièce que j'étais en train d'inspecter mais plutôt vers la lueur qui émanait du couloir. Et je ne pouvais rien faire en restant à moitié dans ma chambre ! Il était bien évident que la seule solution pour en savoir davantage était maintenant de rentrer totalement dans la feuille.

Mais je trouvais que cela commençait à faire beaucoup. Comme si « on » m'obligeait à d'abord mettre le doigt, puis le bras, puis le visage et maintenant tout le corps. Ma peur reprit un peu le dessus et je sentis qu'une petite pause dans mes recherches s'imposait.

J'en profitai pour me demander si ce n'était pas le moment d'en parler à Julien, Caro ou Tina. Mais je me rendis vite compte que je n'en avais pas envie. C'est un sentiment étrange à décrire, mais j'avais la sensation que cette expérience ne concernait que moi. Cela m'arrivait à moi, dans ma chambre, avec ma feuille et mon bouchon d'oreille. Ah oui, mon fameux bouchon d'oreille ! J'ai oublié de préciser que je l'ai bien retrouvé le coquin. Tranquillement posé sur le plancher. Il était caché là depuis le début ! J'ai même pu le récupérer en passant le bras, mais j'avoue qu'après je l'ai jeté, n'étant pas très à l'aise pour le réutiliser après sa petite virée... C'était bien la peine de se donner tout ce mal pour le retrouver !

Je pris donc la décision de garder mes explorations secrètes pour l'instant. Je sentais que ce n'était pas encore le moment d'en parler.

Je fis donc aussi quelques jours de pause, ce qui me permit de profiter un peu de la vie, de Julien et des copines. Une fois j'ai failli craquer et en parler à Tina, mais je me suis vite reprise et je crois que j'ai eu raison. Cette histoire me concernait, pour l'instant je savais quoi faire et je n'avais pas le sentiment d'avoir besoin d'aide. Le moment de partager cette expérience avec quelqu'un d'autre n'était pas encore venu.

Puis un soir je décidai qu'il était temps « d'entrer » dans la pièce. La curiosité était trop forte ! Mais techniquement, ce n'était pas aussi simple que d'y mettre le visage ou les mains. En effet, la feuille n'était pas très grosse (probablement un format A3 ai-je déjà précisé). Heureusement je n'étais pas grosse non plus ! Le passage critique serait sûrement au niveau des épaules. Mais j'avais déjà vérifié qu'en les rentrant vers l'intérieur, cela devrait passer. Bien sûr je n'étais pas très à l'aise avec l'idée de ramper pour passer de l'autre côté mais quelle autre solution y avait-il ?

En tous cas, je voulais prendre le maximum de précautions et essayer d'anticiper tout en amont. Le plus important à mes yeux était que le passage par la feuille soit toujours possible une fois de l'autre côté. Pour cela, il fallait absolument que la feuille reste contre le mur. Si elle tombait par terre, elle deviendrait inactive et je risquerais de rester coincée. Première précaution donc : punaiser la feuille au mur !

Deuxième inquiétude : côté chambre, le passage était délimité par la feuille noire, c'était facile à voir. Mais de l'autre côté, je m'étais déjà aperçu, qu'on ne voyait rien de spécial. Le passage existait, mais il n'était pas matérialisé. Et pourtant il était vital pour moi de le retrouver ! Je réfléchis un moment puis me décidai pour un fil de pêche en nylon que j'accrocherai à ma cheville et au radiateur avec un triple nœud. Je réinventai en quelque sorte le fil d'Ariane... Même si le labyrinthe à explorer ne semblait pas aussi grand, ni aussi dangereux. Enfin je l'espérais !

Puis j'établis une sorte de programme par étapes avec des entrées/sorties de différentes parties du corps : d'abord la tête en entier, puis la tête et le buste et enfin tout le corps. À chaque étape, l'idée était de faire une entrée/sortie très rapide puis de recommencer plus doucement et ainsi de suite jusqu'à entrer et sortir à vitesse normale l'ensemble de mon corps.

Toute cette phase de planification et préparation était grisante, j'adorais ! Mais à un moment donné, je me suis rendu compte que je faisais durer le plaisir un peu plus que nécessaire. Bien sûr il y avait une énorme inquiétude, mais j'étais décidée, il fallait y aller !

Je suivis globalement les étapes de mon programme. Les épaules constituaient effectivement le passage le plus délicat mais rien de bien compliqué néanmoins. Et après plusieurs essais, je me suis retrouvée debout de l'autre côté de la pièce. J'étais déjà entrée et sortie suffisamment de fois pour me rassurer sur l'état du passage : il restait bien actif même si je n'étais plus « dedans ». Je pris le temps de regarder attentivement la pièce avec la lampe. Et même si je la connaissais maintenant par cœur, j'avais beaucoup de mal à croire la réalité de ce que je vivais. Pourtant, si je me fiais à tous mes sens, il n'y avait aucun doute, j'étais bel et bien « dans la pièce » de l'autre côté de la feuille !

Je fis quelques pas vers le centre et revins tout de suite tester le passage. Mais je m'inquiétais pour rien, il était toujours là et toujours actif. Je pouvais poursuivre mon exploration en toute confiance.

Accrochée à mon fil de nylon, je me dirigeai alors vers le couloir et y jetai un rapide coup d'œil. Il n'était pas très long et menait à une autre pièce. C'était elle qui diffusait cette lumière tamisée. Avant d'emprunter le couloir, j'appelai une nouvelle fois : « Y a quelqu'un ? ». Mais aucune réponse ne vint. Et comme entendre ma voix résonner dans cet espace confiné me mit légèrement mal à l'aise, je ne fis pas d'autres tentatives.

Il était temps d'y aller mais avant, je ne pus m'empêcher d'aller de nouveau vérifier le passage. Évidemment, rien n'avait changé. Aucune excuse pour ne pas emprunter maintenant le couloir. Accompagnée de mon fil de pêche et sentant mon cœur s'accélérer dans ma poitrine, je marchais à pas de loup en direction de la pièce éclairée en essayant de faire le moins de bruit possible. Ce qui, après avoir appelé à haute voix, n'était pas très cohérent, mais, comme tout le monde, je n'étais pas à une contradiction près...

Et enfin, je découvris la pièce ! La vraie, aurais-je envie de dire. Car cette pièce était beaucoup plus intéressante que la première, que je pourrais maintenant qualifier d'antichambre. J'avais en effet devant moi, quelque chose qui ressemblait à une chambre à coucher avec un lit, une table, une chaise et un lavabo.

Ce qui attira tout de suite mon attention ce fut bien sûr la table. On avait la sensation que quelqu'un était dans cette chambre il y a peu de temps. Est-ce que cette impression venait de la lampe à pétrole posée sur la table et qui éclairait la pièce ? Ou du livre laissé sur la table, comme s'il venait d'être lu ? Mais peut-être aussi du

lit, certes correctement fait mais dont on sentait qu'il avait été récemment occupé. C'était manifeste, quelqu'un était dans cette pièce il y a peu. Mais comment cela était-il possible ? La chambre n'avait aucune issue en dehors de la porte menant au couloir et par laquelle j'étais entrée. Il n'y avait aucune autre porte, aucune fenêtre. En tous cas, visibles. Je tâtai à différents endroits du mur pour voir si je trouvais un passage semblable au mien, mais les murs semblaient tout à fait normaux, en bois comme dans l'anti-chambre et le couloir.

Peu convaincue, je refis néanmoins un essai pour voir si quelqu'un m'entendait. Que c'était désagréable de parler ainsi dans le vide... Puis je me dirigeai vers la table qui trônait au milieu de la pièce. C'était une table en bois massif qui, tout comme le parquet et la pièce dans son ensemble, semblait ne pas dater d'hier. Malgré sa simplicité, elle avait une certaine prestance. À ses côtés se trouvait une chaise également en bois. Décidément, « on » aimait bien le bois ici !

Sans oser m'asseoir, je commençai à parcourir le livre. Il n'avait aucun titre et pour cause : c'était plutôt un cahier, même s'il était relié comme un vieux livre. Et c'est ainsi que je fis la connaissance du cahier le plus étrange qu'il m'ait été donné de feuilleter.

Ce cahier était rempli d'une écriture manuscrite, que j'avais du mal à déchiffrer. En le parcourant, j'eus l'impression que c'était toujours la même personne qui avait écrit mais pas forcément le même jour. L'écriture était parfois rapide et serrée, parfois plus posée. Elle semblait varier suivant les humeurs de son auteur mais était de style assez ancien.

Je lus quelques passages pris au hasard. C'était assez décousu. La personne, qui avait écrit sur ce cahier, semblait avoir été très agitée. Elle s'était posée plusieurs fois la question de sa santé mentale avec beaucoup de « je suis fou » ou « je deviens fou ». C'était donc un homme. Il avait beaucoup appelé à l'aide « Au secours, aidez-moi ! S'il vous plaît ! » et se plaignait souvent d'être prisonnier, de ne pas pouvoir sortir. « C'est injuste, je n'ai rien fait ! »...

Parcourir ce cahier fut très étrange, c'était poignant de sentir toute la détresse vécue par cet homme. Je sentais également que le cahier avait beaucoup plus à m'apprendre que ces quelques phrases lues à la volée. Mais cette première expédition dans la nouvelle pièce était déjà suffisamment longue. Il était largement temps de « rentrer » chez moi. J'aurai tout le loisir de revenir lire attentivement le cahier une autre fois.

N'osant rien changer à l'ordre de la pièce, je laissai tout comme je l'avais trouvé : le livre fermé sur la table et la lampe à pétrole allumée. Je vous assure que ce n'était pas facile de partir sans éteindre la lumière ! Mais je ne me sentais pas le « droit » de modifier cet endroit.

Le retour ne posa aucun problème. Grâce au fil de nylon, le lieu du passage était facilement identifiable. Il n’y avait qu’à ramper un peu et hop, je me retrouvais comme si de rien était de nouveau dans ma chambre avec sa moquette et son mobilier moderne. La transition entre ces deux univers si différents était tellement rapide ! C’était stupéfiant. Mais j’étais bien sûre de ne pas avoir rêvé.

Après avoir décroché la feuille du mur et l’avoir remise, inactive, sur la table, j’essayais de revenir sur mes découvertes et voir quelles conclusions je pouvais en tirer pour les prochaines expéditions.

Premièrement, la feuille permettait donc d’accéder à une antichambre qui par l’intermédiaire d’un petit couloir menait elle-même à une chambre.

Deuxièmement, cette chambre avait été occupée par quelqu’un récemment. La preuve en était la lampe à pétrole allumée.

Troisièmement, cette personne n’étant pas là quand je suis venue, il y avait nécessairement une autre issue. Comme il n’y avait ni fenêtre, ni porte à l’exception de celle qui donnait sur le couloir vers l’antichambre, l’explication la plus simple était la présence d’un autre passage semblable à ma feuille noire. Cela constituerait un des objectifs de mes futures explorations : trouver cet autre passage. Ou peut-être même ces autres passages.

Quatrièmement, rien ne disait que la personne qui avait écrit dans le cahier était la même que celle qui avait allumé la lampe. On pouvait tout à fait imaginer que quelqu’un d’autre, comme moi, avait trouvé un passage et venait dans cette pièce pour l’explorer et que le cahier était là depuis beaucoup plus longtemps. Comme pourrait le laisser supposer le style ancien de l’écriture. Concernant le cahier, la prochaine étape serait bien sûr de le lire en entier.

Cinquièmement, il était également envisageable que la personne qui avait écrit dans le cahier soit entrée et sortie de la pièce par la même « feuille » que moi. Avant que je l'achète par exemple. Mais ce n'était que des suppositions, pour en avoir le cœur net, le plus raisonnable était avant tout de lire le cahier intégralement.

Dès le lendemain, car je ne pouvais pas attendre plus longtemps, toujours accrochée à mon fil de nylon, je me précipitai dans la chambre pour lire attentivement le cahier. J'espérais qu'il m'éclairerait sur tous ces mystères !

La chambre était exactement dans l'état où je l'avais laissée. Rien n'avait bougé, ni le livre, ni la chaise, ni la lampe qui éclairait toujours faiblement la pièce. Le lit ne donnait pas non plus l'impression d'avoir été défait et refait depuis hier. En fait, tout semblait avoir été figé entre mes deux passages, ce qui me fit prendre conscience d'une chose étonnante : il n'y avait aucune trace de poussière dans cette pièce ! Ni sur la table, ni sur la lampe, ni sur le sol. Cet endroit n'était décidément pas comme les autres...

Puis bien installée sur la chaise en bois, je me plongeai enfin dans la lecture intégrale du cahier. Ce qui ne me prit pas bien longtemps, car il y avait à peine une petite dizaine de pages d'écriture manuscrite et parfois de dessins. Malheureusement, je n'appris pas grand-chose.

La personne qui avait écrit, manifestement un homme, ne donnait ni nom, ni date, ni lieu. Il se plaignait d'être prisonnier contre son gré. Ne comprenait pas de quoi on l'accusait et demandait à voir ses geôliers et un juge. Il demandait aussi à pouvoir prévenir sa femme. Il était souvent très en colère, estimant qu'on le traitait comme un animal. Il demandait surtout à pouvoir parler à quelqu'un, à pouvoir s'expliquer et qu'on le laisse sortir. Il y avait souvent des insultes et les dessins représentaient majoritairement

des têtes de mort et des pendus. La dernière phrase du cahier était : « Vous n'avez pas le droit de me faire ça, moi aussi je suis un être humain... »

L'homme qui avait écrit dans le cahier, car il n'y en avait qu'un j'en avais maintenant la certitude, avait donc été retenu prisonnier. Pendant combien de temps ? Difficile à dire. Aucune date n'était mentionnée nulle part. Est-ce que cet homme avait été retenu prisonnier dans cette chambre ? Possible. Rien ne le prouvait mais rien ne prouvait le contraire non plus. À un moment donné, il se plaignait de ne pas voir dehors, ce qui appuyait l'hypothèse qu'il avait été retenu prisonnier ici, dans cette pièce sans fenêtre. Et même s'il était difficile d'être catégorique, la présence du cahier ici était également en faveur d'un emprisonnement entre ces quatre murs. Et si cela était vrai, c'était une très bonne nouvelle : comme l'homme n'y était plus, cela voulait dire que, d'une façon ou d'une autre, il avait enfin réussi à sortir ! Et j'étais très heureuse pour lui !

Cela me remit en tête de chercher s'il y avait d'autres passages dans la chambre, le couloir ou l'antichambre. J'entrepris donc une fouille minutieuse de tous les murs à tâtons avec mes mains. Je n'omis pas une seule planche de bois, mais il fallut bien me rendre à l'évidence : pas le moindre passage en dehors du mien.

Après la lecture du cahier et l'exploration des murs de la chambre, je fis quelques jours de pause. J'en avais bien besoin ! J'avais enchaîné toutes ces explorations à un rythme soutenu et il était temps de reprendre un peu pied dans la vie normale. D'autre part, je ne voyais pas bien dans quelles directions poursuivre mes investigations. Le cahier ne m'avait apporté aucune indication et j'étais à court d'idées.

Environ une semaine après, j'eus envie d'aller voir si la lampe à pétrole s'était enfin éteinte : son réservoir devait maintenant être complètement vidé. Je mis tout en place comme d'habitude : la feuille punaisée au mur, le fil de nylon accroché au radiateur et à ma cheville et armée d'une lampe de poche, je rampai vers la chambre close.

Première constatation : la lueur était toujours là ! La lampe était donc toujours allumée. J'appelai faiblement pour savoir si cette fois, par le plus grand des hasards, il y avait quelqu'un. Mais je ne reçus pas plus de réponse que les premières fois.

Je rejoignis vite la chambre et constatai, comme une semaine auparavant, que rien n'avait bougé. Je vérifiai le réservoir de la lampe : il était quasiment plein ! Difficile de comprendre comment cela était possible, mais manifestement ici l'énergie était inépuisable ! Ou alors les lois physiques dans cet endroit n'étaient pas les mêmes qu'ailleurs. Enfin, la gravité était bien présente, je pouvais en témoigner. Sauf peut-être pour la poussière. De toutes manières, je ne voyais pas où ces réflexions pouvaient m'emmener. La vérité

était que je ne comprenais rien au fonctionnement de cet endroit. Il semblait à la fois tout à fait normal et à la fois complètement anormal.

Puis je voulus parcourir le cahier et là, mon cœur faillit s'arrêter de battre : une phrase avait été rajoutée sur la dernière feuille... Avec la même écriture que précédemment, on avait écrit : « Laissez-moi sortir ! S'il vous plaît... »

Je restai pétrifiée sur place un long moment. Comment cela était-il possible ? Puis prenant mon courage à deux mains, je m'entendis dire faiblement : « mais vous êtes où ? ». Je fis tout doucement un tour sur moi-même et jetai sans conviction un œil sous le lit. Évidemment, il n'y avait personne. Personne comme depuis le début !

Ou alors c'était un fantôme et je ne le voyais pas ! Mais les fantômes n'écrivaient pas sur les cahiers ! Et il n'y avait même pas de stylo dans cette chambre ! Vraiment cette histoire devenait complètement folle. Je pris le chemin du retour pour réfléchir au calme.

Assise sur le canapé du salon, j'essayais de comprendre comment il était possible que quelqu'un ait écrit sur ce cahier alors qu'il n'y avait personne dans la chambre. La première explication que j'envisageais était bien sûr que cette personne était rentrée dans la chambre (par un passage que je n'avais pas trouvé soit dit en passant), avait écrit dans le cahier avec un stylo qu'il avait emmené et ramené et qu'il en était ressorti. Mais cela ne collait pas du tout mais alors pas du tout avec ce qu'il écrivait : si l'homme pouvait entrer et sortir de la pièce alors il n'écrirait pas « laissez-moi sortir », ni tout ce qu'il avait écrit avant. Non vraiment, je n'y comprenais plus rien...

Après une nuit sans sommeil, je décidai de retourner dans la chambre et de ramener le cahier avec moi. En espérant que si je le consultais dans un environnement plus lumineux et familier, il me livrerait peut-être plus de secrets.

Mais ce fut peine perdue. Je ne pus tout simplement pas sortir le cahier à travers la feuille ! Encore un phénomène anormal... Un de plus. Mon corps traversait la feuille sans aucun problème mais le cahier restait invariablement de l'autre côté. Pire encore : au lieu de le retrouver par terre devant le passage, quand je retraversais en sens inverse, le cahier était de retour sur la table ! Mais qu'est-ce que c'était que cet endroit ??? Ça devenait de plus en plus délirant !

Cela m'énerva un moment. Puis je pris une décision qui allait bouleverser durablement mes certitudes cartésiennes : puisque je ne pouvais ni voir ni parler à ce monsieur et que je ne savais pas où il était, moi aussi j'allais écrire dans ce fichu cahier. Et c'est ainsi que débuta le dialogue le plus fou que j'ai jamais eu à conduire de toute mon existence.

Après mûre réflexion, je décidai de commencer par les deux questions les plus fondamentales :

— Qui êtes-vous ?

— Où êtes-vous ?

Puis j'attendis de longues minutes que quelque chose se passe. Quoi exactement ? Je n'en savais trop rien. Peut-être qu'une écriture se forme toute seule sur le cahier ou que le cahier « réagisse » d'une façon ou d'une autre. Mais rien de notable ne se produisit.

Ce que j'avais écrit avec mon propre stylo demeurait sur le cahier. C'était déjà ça ! J'espérais maintenant que l'homme de la chambre close pourrait le voir aussi.

Après un temps qui me sembla infini, je finis par conclure que rien n'allait se passer tant que je resterais là. Je refermai donc le cahier et quittai la chambre par le passage. Puis je me forçai à patienter une bonne heure avant de revenir vérifier à l'intérieur s'il y avait une réponse.

Et il y en avait une ! Trois petits mots s'affichaient sous mes deux questions :

— Qui est là ?

Certes il répondait à mes questions par une autre question, mais on pouvait communiquer ! Ô joie ! Toute fébrile, je réfléchis rapidement à ce que j'allais lui dire et me décidai pour quelque chose de très simple pour commencer :

— Je m'appelle Jeanne. Je suis rentrée dans cette pièce et j'ai vu ce cahier, mais je ne vous vois pas. Où êtes-vous ?

Puis je refermai le cahier et je sortis rapidement de la pièce pour y re-rentrer aussitôt. Quel bonheur de voir que la réponse était déjà là. C'était une bonne nouvelle de ne pas devoir attendre une heure entre chaque échange ! L'homme du cahier avait répondu :

— Ce n'est pas possible. Je suis là. Je suis enfermé ici depuis des jours et des jours. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Jeanne Beauregard. Et vous, comment vous appelez-vous ?

De nouveau, je fis un aller/retour express par le passage de la feuille. Ce dialogue n'allait pas être simple à mener si à chaque échange, il fallait que je ressorte de la pièce et y re-rentre ! Mais

cela valait bien tous ces efforts. Imaginez, je discutais avec un cahier ! À mon retour dans la pièce, qui à chaque visite était exactement dans le même état, une réponse m'attendait dans le cahier :

— Faites-moi sortir s'il vous plaît ! Je m'appelle Hans Herdenberg et je suis enfermé ici contre mon gré. Il faut prévenir la police !

La police ? Sincèrement, si j'allais voir la police, en leur racontant cette histoire, au mieux ils me riraient au nez, au pire, ils réfléchiraient à m'interner. J'essayais tant bien que mal de faire part de mes doutes à monsieur Herdenberg :

— Je suis désolée, je ne pense pas que la police puisse vous aider pour l'instant. On ne vous voit pas, on ne vous entend pas, il n'y a que ce cahier qui soit une preuve de votre existence et je n'arrive pas à le sortir de la pièce. Vous êtes bien enfermé dans cette chambre en bois sans fenêtre et avec une seule porte qui mène à un couloir ? Il y a aussi un lit, une table, une chaise, une lampe, un lavabo et un seau. C'est bien ça ?

Avant de partir pour mon aller/retour, j'eus l'idée de refermer le cahier et le rouvrir aussitôt et ô surprise, la réponse de Monsieur Herdenberg était déjà là ! Cela allait me simplifier la vie s'il suffisait d'ouvrir et fermer le cahier ! Mon interlocuteur me confirma que nous parlions bien de la même pièce même s'il y voyait une subtile différence :

— Je ne peux pas ouvrir la porte, elle est toujours fermée. Il y a forcément une clé. Il faut la trouver. Vous devez me faire sortir d'ici.

— Je suis désolée Monsieur Herdenberg, je ne vois aucune clé. Et je ne vois pas où je pourrais en trouver une.

D'autant que, mais je le gardais pour moi pour l'instant, quand je me trouvais dans la chambre, la porte était toujours grande ouverte. Comment chercher une clé dont on ne sait même pas si elle existe ? Je choisis une autre approche :

— Monsieur Herdenberg, racontez-moi comment vous êtes arrivé là. Cela nous aidera peut-être à trouver une solution pour vous faire sortir.

Un petit geste rapide pour fermer et rouvrir le cahier et la réponse s'affichait déjà sur une demi-page ! C'était de la pure magie... Voici ce qu'elle disait :

— Vous pouvez m'appeler Hans, ce sera plus simple. Je rentrais de l'imprimerie comme tous les soirs et je ne me rappelle de rien de ce qu'il m'est arrivé. Je me suis retrouvé ici allongé sur le lit. Je ne sais pas depuis combien de temps exactement je suis ici. Mais depuis des jours et des jours, c'est sûr. Je n'ai vu personne. Je n'ai eu aucune explication, je ne sais pas pourquoi on me retient prisonnier ici. Ni qui sont mes geôliers. Je suis traité comme un vulgaire animal ! Sans aucune explication.

— On vous donne à boire et à manger ?

De nouveau, je refermai et rouvris aussitôt le cahier et de nouveau, une dizaine de lignes étaient apparues en quelques secondes. Je ne pus m'empêcher de regarder autour de moi pour bien vérifier qu'il n'y avait personne. C'était très perturbant. Comment pouvait-on écrire si vite ? Que de questions et si peu de réponses... Je me concentrai néanmoins sur celle de mon interlocuteur :

— Oui quand je m'assoupis. En me réveillant, il y a des victuilles sur la table. À maintes reprises, j'ai essayé de ne pas m'endormir ou de faire semblant de dormir pour surprendre mes geôliers, mais je n'ai jamais réussi. Dès que j'ai une absence, ils en

profitent. Ce n'est pas digne d'un être humain. S'il vous plaît, prévenez le Commissaire de Police Monsieur Lemaître. J'ai déjà eu affaire à lui, il est sérieux et compétent, il saura quoi faire.

— Très bien, je vais voir ce que je peux faire. Je quitte la pièce un moment.

Je revins dans mon appartement et fis quelques recherches sur internet, mais je me rendis vite compte qu'il me manquait des informations. Ce n'était pas si simple de trouver ce Commissaire Lemaître ! Je revins dans la chambre close et écrivis à Hans :

— Je suis désolée, je ne trouve pas ses coordonnées. Il est dans quel commissariat ?

— Commissariat général de Nancy

Nancy ? Alors là, j'eus un temps d'arrêt... Il m'avait semblé évident depuis le début que Hans et moi habitions la même ville, comme nous étions d'une certaine façon « voisins ». Mais manifestement, c'était une grossière erreur. J'interrogeai Hans par écrit :

— Vous habitez Nancy ?

— Oui, presque depuis ma naissance.

— Cela va peut-être beaucoup vous surprendre mais moi, j'habite Grenoble. Et actuellement, je suis à Grenoble.

— Ce n'est pas possible. Je suis sûr d'être à Nancy, je n'ai pas pu être amené à Grenoble, je m'en serais rendu compte. Mais si vous êtes à Grenoble, comment pouvez-vous accéder à ma prison ?

— Je ne sais pas. Je n'en sais rien du tout...

Après avoir prévenu Hans que j'avais besoin de faire une pause, je pris un moment pour aller faire un tour dehors, m'aérer et peut-être aussi me convaincre que, oui, en ce moment, j'étais bien à Grenoble. Et pas à Nancy.

Cette histoire prenait une tournure vraiment déroutante. Comment expliquer cette situation ? En y réfléchissant, j'avais l'impression que Hans et moi étions dans deux réalités parallèles. Au même endroit, au même moment mais sans pouvoir nous voir. Nos réalités se superposaient sans lien entre elles à part ce mystérieux cahier. Je décidai de tenter quelques expériences pour mieux cerner comment nos deux univers interféraient et espérai ainsi trouver une solution pour sortir Hans de sa prison.

De retour dans la chambre close, j'expliquai plus en détails à Hans comment j'avais acheté cette feuille noire qui m'avait ensuite permis d'accéder à sa chambre et de lire son cahier. Je ramenai une pièce de monnaie que je posai sur la table et lui demandai de me dire s'il la voyait. Mais il ne la voyait pas...

Puis j'essayai d'éteindre la lampe mais pour lui elle était toujours allumée. La conclusion s'imposait d'elle-même : je ne pouvais pas signaler ma présence en modifiant quelque chose dans la pièce. La seule action qui me révélait à lui était d'écrire dans le cahier. Et il en allait de même pour Hans. Donc à part continuer nos échanges, je ne voyais pas bien ce que je pouvais faire d'autre :

— Hans, parlez-moi de vous. Cela me donnera peut-être une idée, car j'avoue que pour l'instant je suis un peu à court.

— J'ai 32 ans, une femme et trois enfants. Ils doivent se faire beaucoup de soucis pour moi. Peut-être pourriez-vous les prévenir en leur envoyant une lettre ? Voici l'adresse : 17 rue du cheval blanc, Nancy.

— Si vous voulez. Mais je ne suis pas sûre que cela va les apaiser de vous savoir enfermé quelque part si on n'est pas capable de leur dire où.

— Oui vous avez raison. Ou alors peut-être qu'ils pourraient venir dans la pièce et écrire sur le cahier eux aussi, comme ça au moins je pourrai les rassurer, les prévenir que je suis toujours vivant et leur parler.

— Oui si vous voulez. Mais il faudrait qu'ils viennent ici, chez moi à Grenoble, pour accéder à votre chambre et au carnet. Il faut aussi que je vérifie que tout le monde peut utiliser le passage par la feuille.

— Ça va être trop long de venir jusqu'à Grenoble. Même pour Henriette. Il y en a pour des jours...

À ce moment-là, un immense doute m'assaillit et je demandai à Hans :

— Vous êtes né quand ?

— je suis né le 13 janvier 1869, pourquoi ?

Et là, vous vous en doutez je fis une très grosse pause... 1869, nom d'un chien ! En plus de ne pas être au même endroit, nous n'étions pas non plus à la même époque ! Après un rapide calcul, je demandai confirmation à Hans mais le doute n'était plus permis :

— Donc on est en 1901, c'est bien ça ?

— Non, en 1902, en février, mais je ne sais pas quel jour, je n'ai plus de repères, je ne vois pas le défilement des jours et des nuits.

Je pris une profonde inspiration et écrivis très lisiblement :

— Hans, on a un gros problème : vous êtes, ou pensez être en 1902 à Nancy et je suis, ou pense être, en 2015 à Grenoble...
Et ce n'est pas une blague.

Hans eut beaucoup de mal à me croire. Mais j'eus le sentiment qu'au fond de lui, il le savait déjà. D'ailleurs, pour s'en convaincre il suffisait de regarder le cahier : nos deux écritures étaient tellement différentes. Bien sûr que nous ne vivions pas à la même époque !

Cette histoire, en tous cas, devenait de plus en plus folle...

J'avoue qu'à ce moment je me suis sentie complètement dépassée. Comment pouvions-nous communiquer si nous appartenions à deux époques séparées de plus de cent ans ? Est-ce que notre cahier était une sorte de trou de ver autorisant un passage entre deux espaces/temps ? J'étais déboussolée et surtout sans idée pour secourir quelqu'un vivant cent ans plus tôt. Le moment était venu de demander de l'aide.

Lors d'une soirée mémorable, je racontai toute mon incroyable aventure à Tina. Malgré sa grande ouverture d'esprit pour les choses bizarres, elle ne me crut pas totalement. Ce qui, soit dit en passant, ne m'étonna pas. Mais quand je lui montrai la feuille et ce que je pouvais faire avec, elle fut bien obligée d'admettre que je ne lui racontais pas de bobards.

Mais cette soirée se finit sur une grande déception : Tina ne pouvait pas rentrer dans la feuille. Le passage lui était refusé : avec elle, la feuille se comportait comme une feuille noire classique punaisée à un mur. Elle pouvait me voir disparaître peu à peu dans la feuille mais ne pouvait malheureusement pas me suivre. Réflexion faite, cela confirma la sensation que j'avais eue depuis le début, à savoir que cette histoire ne concernait que moi. Je pouvais demander des conseils mais c'était à moi de faire. Quelle barbe...

Avec Tina, nous avons beaucoup discuté pour essayer de trouver une solution au problème de Hans. Elle me suggéra d'essayer tout ce qui me passait par la tête. Écrire à l'envers dans le cahier par exemple ou demander à Hans de le faire. Écrire toute à la fin,

en majuscules, écrire tous les deux la même chose, écrire une prière... Mais sans résultat. A part remplir peu à peu le cahier, il ne se passait rien de notable.

Sur les conseils de Tina, je demandai à Hans comment l'écriture se formait de son côté. Il me répondit qu'il suffisait qu'il ferme et rouvre le cahier pour qu'elle apparaisse. Comme moi, donc rien à attendre de ce côté-là.

Entre deux essais, Hans me posa quelques questions sur le futur, sur 2015 et sur ce qu'il se passait entre 1902 et 2015. Mais je restai très évasive : je n'avais pas du tout envie de lui dire que sa région allait bientôt être dévastée par une guerre mondiale terriblement meurtrière, suivie quelques années plus tard par une deuxième. Mon sentiment était qu'il n'avait rien à gagner à connaître à l'avance ces futurs événements.

Puis un soir de discussions avec Tina, nous sommes arrivées à la conclusion que la seule chose que nous pouvions encore faire avec ce cahier et que nous n'avions pas encore essayé était de le brûler. Personnellement j'avais très peur de prendre ce risque et j'imaginai que Hans encore plus. C'est pourquoi nous avons écarté cette piste dès le début. Mais nous n'avons maintenant plus aucune autre idée.

Comme je l'avais supposé Hans n'était pas très chaud pour faire disparaître le seul lien qu'il avait avec quelqu'un. Après plusieurs échanges, il finit par se rendre à l'évidence : brûler le cahier était la seule chose que nous n'avions pas encore essayée. Mais il ne se sentait pas le courage de le faire tout seul et me demanda de m'en charger. Il me fit également promettre de mettre un autre cahier sur la table au cas où. Je lui promis bien sûr. Même si je doutais de l'utilité de ce geste : il n'avait vu aucun des objets que j'avais emmenés dans la pièce. Il y avait peu de chance que ce soit différent avec un nouveau cahier. De mon côté, je lui demandai que, si cela marchait, il essaye de m'en informer ; s'il le pouvait bien sûr. Même si je ne voyais pas très bien comment...

Il me sembla important d'agir comme si cela allait forcément marcher et donc nous nous fîmes nos adieux et je souhaitai à Hans le meilleur pour la suite et notamment qu'il puisse enfin retrouver la liberté, la lumière du jour et les siens. Et avec beaucoup d'application, je soulevai le verre de la lampe à pétrole et approchai un bout du cahier au-dessus de la flamme.

Le cahier prit feu très rapidement et brûla intégralement en quelques minutes. J'avais le cœur serré en espérant de toutes mes forces que cela allait enfin aider Hans. Puis je quittai la chambre à regret. Je ressentais une profonde tristesse et j'étais assaillie de doutes. Avions-nous vraiment pris la bonne décision ?

Le lendemain, je revins dans la chambre. Et dès que je mis la tête dans le passage, je sus que quelque chose avait changé : il n'y

avait plus de lueur venant de la chambre de Hans ! La lampe avait dû s'éteindre. Je pris donc ma lampe de poche et me précipitai dans la pièce. Effectivement, la lampe était toujours là mais éteinte. Le réservoir était vide. Tout le reste de la pièce semblait comme d'habitude.

Mais cette différence me procura une grande joie ! J'étais venue ici des dizaines et des dizaines de fois, la lampe ne s'était jamais éteinte, le réservoir avait toujours été presque plein, comme par magie, et là, tout à coup, alors que j'avais brûlé le cahier, le réservoir était vide et la lampe éteinte. J'avais très envie d'y voir un signe que oui, je ne sais pas comment, mais Hans n'était plus prisonnier ici.

Fidèle à ma promesse, je déposai néanmoins un autre cahier. Et tous les jours, pendant une semaine, je vins vérifier la chambre close. Pour mon plus grand bonheur, la lampe ne s'est jamais rallumée et aucune écriture n'est venue remplir le cahier.

Puis je vins un peu moins souvent. Une fois de temps en temps, par acquit de conscience. Mais rien ne bougeait et la chambre plongée dans le noir était assez morbide. Au bout de trois mois environ, il me sembla qu'il n'était plus nécessaire de garder la feuille de dessin noire. Je décidai donc de la brûler aussi et perdis ainsi totalement l'accès à la chambre close.

Au final, je ne sais pas vraiment qui était Hans et pourquoi je pouvais accéder à sa prison. Ni même où se trouvait exactement cette prison.

Et en repensant à cette histoire, je me demande souvent si, en ayant brûlé la feuille, j'ai aussi brûlé les pièces qui se trouvaient derrière. Ou si je n'ai brûlé qu'une sorte de porte qui permettait d'y accéder ?

Je n'aurai sans doute jamais la réponse à toutes ces questions. Mais j'ai le sentiment intime d'avoir fait ce qu'il fallait et que Hans est maintenant libre. Où qu'il soit. En tous cas j'ai très envie de le croire...

